

Raconte-moi Aubonne... N°2

La poste en famille...

Je suis née en 1938, avec mes deux frères j'ai grandi à Montherod, sauf durant quelques temps pendant la guerre, car ma mère avait eu un problème de santé et devait se reposer; comme j'étais assez vive, mes parents avaient alors décidé de m'envoyer vivre à Genève, dans le quartier des Pâquis, chez ma tante Reine. De cette période, je me souviens que le soir, lorsque retentissait la sirène et que les avions allemands volaient au-dessus de Genève, mon oncle obscurcissait les fenêtres avec des carrés noirs pour que les pilotes ne voient pas de lumières. Au bout de quelques mois, je suis retournée vivre à Montherod.

Après mon grand-père, mon père a tenu la poste à Montherod, de ce fait, dès notre plus jeune âge, mes frères et moi l'avons aidé pour la distribution du courrier; comme il était aussi municipal, puis sous-préfet, il avait besoin de notre aide ainsi que celle de tante Lucie, qui vivait avec nous et qui s'occupait elle aussi de la poste, pendant que Papa vaquait à ses occupations politiques.

Mon frère Philippe distribuait le courrier en bas du village, je m'occupais du haut et Jules du reste.

Nous devions distribuer le courrier entre le repas de midi et la reprise de l'école l'après-midi, il ne fallait donc pas perdre de temps. Il arrivait, rarement, que nous nous trompions de boîte aux lettres, l'astuce, pour récupérer le courrier, consistait à prendre un petit bâton et à y coller un chicklet (chewing-gum) au bout, ce qui permettait de récupérer la lettre glissée dans la mauvaise boîte. Même si j'ai eu une enfance avec une certaine liberté, il fallait obéir, distribuer le courrier mais également faire ses devoirs et s'occuper de la terre. Ce que j'aimais beaucoup, c'était de jouer à chat perché avec mes frères. Mon père distribuait également le courrier à Pizy, aux Ursins et au

Courtillet; l'hiver nous faisions la tournée à ski mais la difficulté, été comme hiver, résidait dans la distribution des colis contenant les articles commandés dans les deux catalogues qui existaient alors; nous avions une sangle de cuir assez large avec des mousquetons afin de nous permettre d'accrocher les paquets qui ballotaient, cela demandait un certain équilibre, surtout lorsqu'on devait les apporter à vélo en été. Je n'ai pas eu de vélo avant l'âge de 16 ans, comme j'avais fait l'école ménagère à Aubonne et avais eu une bonne note, mon père m'avait acheté un vélo. Je m'en souviens encore, il était couleur vert réséda et avait coûté 410 francs. (Suite en page 2).



Avant d'avoir mon propre vélo, ma tante Lucie nous prêtait le sien. Bien que le tram passât à Montherod, nous ne pouvions le prendre car c'était trop cher, mais une fois par année, un dimanche, nous avions le droit d'aller d'Allaman à Gimel gratuitement en tram, le trajet durait plus longtemps car il y avait plus de voyageurs.

Le lendemain de ma confirmation, je n'avais alors pas encore 17 ans, je suis allée à Berne pour apprendre l'allemand, mais ma patronne, qui avait habité Neuchâtel, parlait le français avec moi, je n'ai pas osé lui dire de me parler en allemand. Je m'ennuyais de ma famille mais je ne pouvais pas rentrer à la maison les week-end, cela coûtait trop cher;

“ ... je gagnais 30 francs par mois puis mes patrons ont augmenté mon salaire à 40 francs. J'envoyais ma paye à la maison, pour que mes parents constituent mon épargne.

Au bout d'une année, je suis rentrée à Montherod et j'ai trouvé une place comme aide-cuisinière à l'hôpital de la Rosière à Gimel. En hiver, je restais

sur place dans la chambre que j'avais tout en haut de l'hôpital, c'est donc là que j'ai fait ma jeunesse.

En 1958, j'ai commencé mes études d'infirmière à l'école de la Pouponnière et l'Abri à Lausanne, c'était dur, nous n'avions pas le droit de sortir, uniquement jusqu'à la boîte aux lettres. Nous portions des bas gris et les femmes qui régissaient cette école étaient rigides et peu souriantes, ce n'était pas drôle.

Nous nous levions à 6h le matin, avions ensuite un petit culte, prenions notre petit-déjeuner avant de nous occuper des mamans et de leur nouveau-né. Après avoir passé 9 mois à l'école, j'ai dû faire deux stages d'une année, l'un à Vevey et l'autre à Neuchâtel. Comme je ne me liais pas facilement (j'ai grandi avec le secret postal puis dans le secret médical), c'était un peu difficile de faire des connaissances. Je suis ensuite revenue pour passer mes examens, que j'ai réussi.

Je voulais ensuite voyager et j'en ai parlé à ma tante Marie, cette dernière avait été gouvernante dans une

famille aisée à Genève et avait gardé contact avec son ancienne patronne. Cette dernière avait une fille qui avait épousé un Anglais et ils avaient un petit garçon de 5 mois. Ma tante a donc organisé mon séjour en Angleterre qui a duré 15 mois. Ce séjour a été extraordinaire pour moi, car il régnait alors à Londres une liberté totale sans commentaires désobligeants notamment sur l'habillement. J'y ai fêté la Ste-Catherine et suis rentrée en Suisse en 1964.

J'ai alors commencé à travailler comme infirmière à Lausanne, à la clinique des Charmettes; j'y étais très heureuse car je m'occupais des nouveau-nés et de leur mère. Nous avons habité à Lausanne avec mon mari rencontré lorsque je travaillais à la clinique, puis en 1974 nous sommes retournés vivre à Montherod. Je n'ai plus alors exercé mon métier d'infirmière mais, une fois que les enfants ont été assez âgés, j'ai recommencé à travailler à la Poste à Montherod, tenue alors par mon frère Philippe.

Mai 2022 – Rose Légeret-Chauvy

Le temps des vendanges...

Je me souviens de la période des vendanges dans les années 1990.

Agé alors d'une dizaine d'années, nous nous lancions, avec mes copains des challenges: par exemple qui arriverait, sur le chemin de l'école entre la gare des bus et le château, à grimper sans se faire voir du conducteur sur le char rempli de cuves de raisin bien pleines que ce dernier allait livrer à la cave viticole. Celui qui restait le plus longtemps sur le char avait gagné et en profitait pour marauder une grappe!

Cela nous a valu quelques arrivées tardives au château...

“ A la sonnerie de 16h00, nous courions jusqu'à la cave où mon pépé Fredo était caviste.

Il faut dire qu'à cette époque, le cortège de tracteurs commençait déjà en bas de la Grand-Rue.

J'avais alors droit à un verre de moût fraîchement pressé dans le petit garage en face de la cave où les vigneronns attendaient de déposer leur livraison autour d'un verre de chasselas en commentant la qualité et la quantité du produit qu'ils avaient livré.

Je me souviens encore de cette odeur si particulière de raisin pressé et

légèrement fermenté qui parfumait la rue Tavernier et quasiment toute la vieille ville durant cette période de vendanges.

Février 2022 – Julien Bombardier



Vendanges à Aubonne - 1986

Souvenirs d'une vie à Aubonne

Etienne Trottet, le vieux vétérinaire d'Aubonne, grand-père de Luc-Etienne Rossier, se sentait obligé, vu son âge, de prendre sa retraite en 1974. Michel Pilloud, jeune vétérinaire ayant grandi à Chailly-sur-Lausanne, avait terminé sa thèse à Berne, effectué ses stages de vétérinaire chez un confrère dans le canton de Vaud et désirait s'installer. C'est le vétérinaire cantonal de l'époque, connaissance du père de Michel, qui lui en avait fait la suggestion.

pour devenir médecin. Cela m'a amusée de découvrir quelques années plus tard que six des personnes qui chantaient, comme moi, au chœur des Fiori Musicali, ici en pleine Romandie, avaient été par le passé des élèves de ce même gymnase.

“ *Aubonne m'a d'emblée éblouie. La beauté du site, la vue sur le lac, les Préalpes savoyardes et suisses: c'était presque trop beau pour y vivre tous les jours.* ”

paissaient sur la pente du vallon de l'Aubonne. Durant ces tournées, j'ai assisté à beaucoup d'actes vétérinaires: vèlages, nettoyage de placentas après les vèlages, recoudre des blessures ou encore ouvrir la panse des vaches qui avaient gonflé. Au fil des ans, j'ai pu voir de belles cuisines de ferme, puisque souvent les épouses des paysans nous invitaient pour le café après les soins aux animaux, dont Michel était le responsable comme vétérinaire.

Nous nous sommes mariés le 12 août 1978 au temple d'Aubonne, à la même date que mes parents. Nous



J'avais connu Michel lors d'un cours de gymnastique à l'université de Berne le 24 avril 1972. Il était de même stature et taille que moi et se trouvait tout près lorsque l'on annonça un exercice à deux, c'est de cette façon que nous fîmes connaissance. C'est ainsi qu'un dimanche de printemps 1974, je découvris pour la première fois Aubonne. J'avais grandi dans une partie excentrée du canton de Soleure, le «Schwarzbubenland» (le pays des garçons noirs), près de la frontière alsacienne, et à plus de 200 km d'Aubonne. J'habitais Breitenbach, à 25 km de Bâle où j'ai fréquenté le gymnase pour jeunes filles (le Mädchengymnasium) puis commencé l'université

Le paysage était encore rural et intact, la vieille ville absolument charmante. Là où j'avais grandi, la destruction du paysage était déjà avancée. Lors de mes fins de semaine en pays vaudois, j'accompagnais Michel dans sa tournée auprès des paysans. Il y avait encore une étable à vaches en ville d'Aubonne, chez M. Dudan qui possédait également des chevaux placés dans les écuries de la propriété de Mme de Mestral. Le petit-fils de M. Dudan, Vincent Maurer, est un chef d'orchestre reconnu et un excellent musicien. M. Chomton quant à lui, élevait des veaux pas loin du temple et le concierge du lieu, M. Barrat, avait une vache et quelques moutons qui

avons eu une fille en 1980, née à la maternité de l'hôpital d'Aubonne qui luttait à l'époque pour sa survie mais qui a malheureusement disparu quelques années plus tard. Notre aînée a accompagné son papa avec beaucoup de plaisir dans ses tournées, notamment en lui passant les instruments nécessaires à ses interventions, contrairement à sa sœur, née cinq ans plus tard, qui préférait l'attendre dans la voiture ou dans la cuisine des paysans. Notre première demeure était située au chemin des Sapins. Je fus chaleureusement accueillie à Aubonne à mon arrivée et m'y plais toujours autant.

Avril 2022 – Martine Pilloud

TCA jeu, set et dynamisme



Rencontre de coupe romande - 17 juillet 1955

C'est en 1928 que le Tennis-Club Aubonne est fondé par Mesdames Gabrielle Guder, épouse du médecin-généraliste au Lignolat et Pauline Hurter, professeur d'allemand et anglais au collège du château.

Il n'y a alors qu'un court. Au fil des décennies et suite aux améliorations décidées par divers comités entrepreneurs, les installations ont été agrandies et dotées d'un club-house, plusieurs fois transformées, sans oublier l'installation progressive de l'éclairage des 4 courts.

« A l'origine, le tennis était plutôt pratiqué par les adultes et particulièrement par les notables locaux. Lorsque ceux-ci arrivaient, les rares jeunes étaient souvent gentiment priés de libérer le court!

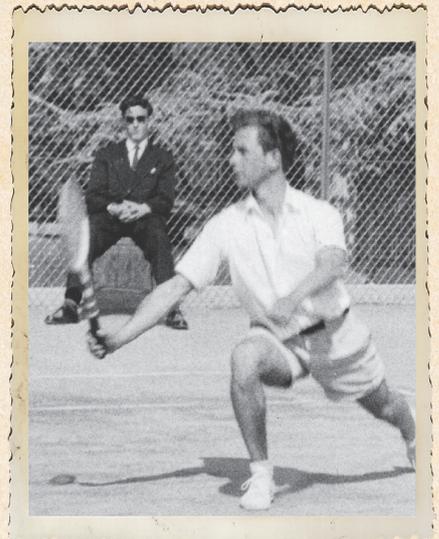
Le soussigné a vécu cette période des années 50. Que nenni d'un quelconque mouvement junior. Mon père, gymnaste inconditionnel, m'avait barré la voie du foot où je briguais un poste de gardien, prétextant que l'état d'esprit du FC Chêne de l'époque n'était pas assez convenable pour son fils!

C'est donc sur un coup de tête, mais sans conviction, que j'ai opté pour le tennis. L'arrivée au collège de M. Robert Paquier, prof de math, chimie et physique y contribua beaucoup. Avec lui, l'esprit du club changea, il rendit le tennis aubonnois populaire et non réservé qu'aux nantis. Il s'occupa avec compétence de la formation des jeunes, lui-même étant un excellent joueur au style remarquable. M. Paquier réussit (enfin) à m'inculquer les subtilités de la trigonométrie et me transmettre en plus des sinus et cosinus le virus du tennis!

Par la tangente, cela a conduit à la présidence (20 ans), à la compétition, aux divers capitannats et à la création de la commission juniors. À signaler que dans les années 60, il n'y avait ni local ni douche. Le bosquet bucolique du Chêne était écolo, on se changeait (ou pas!) discrètement à l'abri de la verdure environnante! La grande évolution du TCA arriva par la suite.

Robert Paquier, premier membre d'honneur du TCA, nous a quitté récemment à l'âge respectable de 100 ans.

Marcel Schwab



Revers tranchant de Marcel Schwab



Saison 1952

(Les photos du TCA ont été aimablement mises à disposition par M. Pierre-Yves Paquier)